Claude McKay Diapason blues, diaspora noire

Avec leur spectacle «Lettres à un poète disparu», mêlant textes, images et musique, Lamine Diagne et Matthieu Verdeil rendent hommage au romancier et poète avant-gardiste.

Par
JACQUES DENIS

«*Quand je serai mort et oublié/ Sans nul vivant qui se souvienne mes traits […]/ Peut-être un jeune homme songeur brûlant de passion/ […] Tombera sur une chanson de moi/ Et doucement peut-être sifflera la mélodie en se demandant/ Qui donc jadis écrivit ces vers…*» C'est par ce poème de Claude McKay, daté de 1922, que Lamine Diagne choisit de débuter *Lettres à un poète disparu*. Un spectacle qui fait l'ouverture du festival Marseille Jazz des cinq continents et qu'il définit comme un dialogue, plus qu'un simple concert, avec son signataire, mort en 1948 dans l'oubli mais dont la pensée ne manque pas de résonner aujourd'hui.

En 1922, Claude McKay s'apprête à poser ses bagages à Marseille. A 33 ans, le natif de Jamaïque a déjà beaucoup bourlingué, de Harlem à Paris et bientôt le grand port qui va lui inspirer *Banjo*. Ce roman majuscule irrigue un siècle plus tard le phrasé de Lamine Diagne, saxophoniste et flûtiste qui s'est lui aussi ancré à Marseille au tournant des années 2000. A l'époque, *Banjo* venait tout juste d'être republié, non sans faire grand boucan auprès d'un petit cercle d'initiés qui décèlent en ce livre l'une des œuvres cardinales de la Renaissance de Harlem, le mouvement artistique afro-américain des années 20, et tout autant un recueil qui permet de décentrer l'arrivée du jazz en Europe, loin des cabarets mondains du Paris de Joséphine Baker et consorts.

«PERFORMANCES IMMERSIVES»

Il faudra pourtant encore attendre une vingtaine d'années pour qu'enfin Claude McKay soit célébré comme il se doit. Dès lors, les parutions se succèdent, notamment chez les Marseillais d'Héliotropismes (*Romance in Marseille*, ou ces jours-ci un recueil de nouvelles inédites, *Dîner à Douarnenez*), ainsi que les manifestations – tel «McKay, cent ans après», un colloque organisé du 30 novembre au 2 décembre à Marseille par la Banjo Society, groupe de recherche interdisciplinaire dédié à la transmission érudite de son œuvre.

«*Dany Laferrière, Rodney Saint-Eloi, Abdourahman Waberi, Fehmi Baz Sarr: tous reconnaissaient le caractère fondateur de* Banjo. *Un classique!*», s'enflamme Matthieu Verdeil, celui qui a mis le roman dans les mains de Lamine Diagne et qui accompagne d'images et de témoignages ce spectacle. Ce réalisateur a abouti à un documentaire, non sans galérer à convaincre les diffuseurs. Pourtant les sujets abordés par l'auteur du terrible *If We Must Die*, écrit en réaction de l'été rouge qui embrasa en 1919 les quartiers noirs des Etats-Unis, s'avèrent on ne peut plus contemporains. Le poème est présent dans *Lettres à un poète disparu* à travers la voix de McKay *himself*, qui en fit une lecture tardive. «*Nous le faisons quasiment rapper*», précise Verdeil, tandis qu'à l'écran défile «*un historique des violences policières, jusqu'à Black Lives Matter, et les penseurs tels que Césaire, Fanon, Baldwin, Angela Davis, Frederick Douglass, Harriet Tubman…*» Questions des frontières qu'il s'agit d'outrepasser, du colonialisme qui emmure les mentalités, des genres qu'il faut bien conjuguer, de l'appropriation culturelle… La vision du monde que suggère cet auteur dans les marges, bisexuel et marxiste, parle avec acuité des enjeux de la société des hommes et femmes en 2023. «*On ne peut cantonner McKay dans le passé. Sa façon de dépeindre le monde, et ses rouages, opère jusqu'à aujourd'hui. C'est pourquoi je n'avais pas envie de l'embaumer dans son époque, mais de lui apporter un contrepoint contemporain*», insiste Lamine Diagne, qui a en outre monté le collectif Kay, groupement informel et pluridisciplinaire (musiciens, danseurs, rappeurs, comédiens, auteurs, graffeurs…) qui intervient sous forme de «performances immersives» dans des écoles, des IME, des parcs au cœur des quartiers Nord. Il dit d'ailleurs avoir «*l'impression de marcher dans les romans de Claude McKay*» lorsqu'il descend de chez lui, à Belsunce, au cœur du centre-ville marseillais que McKay dépeint comme peu d'autres dans *Banjo*, à commencer par le quartier réservé, vaste bordel à ciel ouvert qui fut dynamité sous Vichy.

Dans *Romance in Marseille*, McKay suit le périple d'un docker ouest-africain ayant perdu ses jambes, gelées durant la traversée transatlantique après s'être embarqué en clando. «*On ne peut pas manquer de songer aux migrants en Méditerranée*», poursuit Verdeil. Voilà pourquoi ces *Lettres à un poète disparu* vont au-delà de l'hagiographie: une épopée qui débute à la naissance de McKay en Jamaïque et se termine dans les périphéries françaises aujourd'hui. Avant-gardiste aventurier, McKay, qui fréquenta le salon des sœurs Nardal et éclaira les penseurs de la négritude, se rangerait néanmoins plus volontiers du côté des vagabonds du Tout-Monde, concept forgé bien après sa mort par le philosophe martiniquais Edouard Glissant (*lire ci-contre*). A sa lecture, la guerre des races va de pair avec la lutte des classes. C'est ainsi qu'il faut lire cette volonté de donner chair et âmes à ceux qui habitent les univers interlopes, qui subissent depuis des générations la prédation capitalistique. On ne peut que songer à Frantz Fanon ou, plus près de nous, Raoul Peck.

IMPROVISATION ET PARTITION

Que le festival Marseille Jazz des cinq continents ait choisi d'ouvrir ce rendez-vous de l'été par ce concert gratuit, dans le parc François Billoux, en pleins quartiers Nord, ne doit rien au hasard. «*La poésie de Claude McKay est un reflet du monde d'aujourd'hui et à ce titre, elle constitue la ligne artistique du festival*», précise Hugues Kieffer, son directeur. Dans *Banjo*, une certaine idée du jazz affleure à chaque page, à commencer par le désir collectif de monter un groupe errant de bar en place – un gars de l'Alabama, un de la Côte Est, un Nigérian, un Sénégalais, deux Antillais et un Haïtien, alter ego de McKay, tous partagés entre des visions afro-diasporiques contradictoires.

«*Comment les gens exultent ensemble, comment communier par la danse et le corps. C'est peut-être une très bonne définition du jazz*», selon Lamine Diagne. On ne peut manquer de songer au fameux *Shake That Thing*, standard du banjoïste Papa Charlie Jackson immortalisé dès 1925 par la chanteuse Ethel Waters, et qui revient comme un leitmotiv dans le roman de McKay. Une histoire de blues, une affaire de swing, que l'on peut percevoir jusque dans la manière de mêler les différents niveaux de langage dans l'écriture du romancier. De l'Amérique du Nord à l'Afrique de l'Ouest, du bitume au sable, entre improvisation et partition, la version qu'en donnent Lamine Diagne et son groupe s'inscrit dans cette veine afro diasporique, établissant une connexion avec les premières heures et malheurs de l'Atlantique noir, mais aussi avec la bande-son de ceux relégués aujourd'hui encore au ban de la cité.

LETTRES À UN POÈTE DISPARU, le 8 juillet à 20 h 30 au théâtre de la Sucrière, en ouverture de Marseille Jazz des cinq continents.

Lamine Diagne dans *Lettres à un poète disparu*, hommage à Claude McKay. PHOTO RAPHAËL ARNAUD

CULTURE//

«Une matrice et une référence pour le mouvement de la négritude»

Ecrivain précurseur et engagé, défricheur de nouvelles formes poétiques, Claude McKay occupe une place unique, estime Christiane Taubira.

INTERVIEW

Marraine de l'année «McKay cent ans après», qui regroupe le documentaire, le spectacle, le colloque et le collectif Kay à l'occasion du centenaire de l'arrivée de Claude McKay à Marseille, Christiane Taubira célèbre la pensée de cet auteur majuscule.

Pour avoir fréquenté la France et la Harlem Renaissance, Claude McKay a-t-il été une influence déterminante dans l'émergence du courant de la négritude?

Claude McKay est singulier, au sens où il contribue fortement au courant d'affirmation de soi, à la revendication d'affiliation, à la conscience d'appartenance, au rejet des oppressions; cependant, dans les mêmes élans, il ne cesse de penser et d'écrire à contre-courant. Il participe pleinement à l'embrasement que représente l'avènement politique, artistique, culturel et philosophique de la Harlem Renaissance *[mouvement artistique afro-américain qui naît dans les années 1920 au moment de la lutte pour les droits civiques, ndlr]*. Pourtant, par sa pensée libre, sa poésie incandescente, ses traversées permanentes des frontières raciales et sociales, il s'obstine – sans trop d'efforts car son tempérament s'y prête – à faire exploser les schémas et les cadres. En France, en Angleterre, comme à New York, il fraye pareillement avec la pègre, le lumpen prolétariat et les élites engagées ou mondaines. Il a fréquenté le salon des sœurs Jeanne et Paulette Nardal à Clamart, avec Suzanne Roussy-Césaire, Aimé Césaire, Léon-Gontran Damas, Léopold Sédar Senghor et d'autres. Narguant les racistes, il chante l'Afrique, ses civilisations et splendeurs précoloniales. Il ne fait nul doute qu'autant sa pensée, son imagination, sa poésie que son art de vivre ont été à la fois une matrice et une référence pour le mouvement extraordinairement fécond de la négritude. Ce que Césaire a très volontiers reconnu. Juste après Londres, c'est à Paris que s'est tenu en 1919 le premier Congrès panafricaniste organisé par Du Bois. Quelques mois plus tard, après le «Red Summer» *[l'été rouge qui embrasa les quartiers noirs des Etats-Unis, en 1919, ndlr]*, la poésie de McKay ressort déjà d'une rupture de ton autant que d'esthétique. *If We Must Die* est un cataclysme. Les poètes de la négritude, Damas le premier, ont à la suite cassé les codes d'écriture poétique. McKay est déjà un slalomeur et un slameur.

Plus qu'un territoire, son amour pour Marseille n'est-il pas la traduction de son désir de «Tout-Monde», notion forgée par Edouard Glissant des années plus tard, à mille lieues de tout essentialisme?

A la fin du XXe siècle, Edouard Glissant conceptualise le Tout-Monde comme une évidence issue du Chaos-Monde et comme une perspective désirable. Ce Chaos-Monde en effet prend corps au quotidien sur les quais, dans les bas-fonds et les faubourgs de Marseille; et il est happé par la plume de McKay. Avant sa plume, d'ailleurs, c'est sa propre porosité aux civilisations, aux cultures, aux langues, aux identités, aux expériences sociales et surtout aux subjectivités, qui le rend apte à faire revivre Massilia, ville méditerranéenne, cosmopolite, conviviale et outrageusement vivante. Un cœur du monde.

Un Tout-Monde, sans doute, loin d'être tranquille. Quand Glissant en appelle au bouleversement des représentations aux fins de faire advenir la mondialité par la Relation, McKay expérimente cette relation déjà par sa pensée libre et parce que l'ordinaire de manger, boire, aimer, rêver, errer, mentir, jouir, tenter, échouer, protéger, menacer, réussir, aider, penser, croire et vouloir vaut autant que les grandes théories philosophiques. Il est aveugle à tout essentialisme, voire aux déterminismes culturels et sociaux, sans négliger pour autant les effets des conditions de naissance et autres freins à l'épanouissement individuel. D'où ses engagements politiques. Mais jamais la beauté ne déserte totalement ni la détresse ni la misère. Quelque chose, toujours, scintille.

Recueilli par
JACQUES DENIS